

LE CALEPIN BLEU

N°77

1^{er} SEPTEMBRE 2024



Crimes...

Méline L.

Ode à la forêt

3

n°77 - Crimes...

Jacqueline PAUT

E pericoloso sporgersi

4

Christelle MATHIEU

Un coup incontrôlable

8

Philippe BLONDEAU

Un crime chasse l'autre

11

Pierre ROSSET

De livre en livre... le crime !

14

Méline L.

Ah la barre !

19

Christelle MATHIEU

Sans amour

20

Françoise DANEL

Fin de vie

23

Roger WALLET

Aide-moi

26

Léo DEMOZAY

Bella ciao

28

Florence KRAMER

Il est des rêves dont on ne se réveille pas

31

Michel LE DROGO

La loi du talion

35

Pierre ROSSET

De plage en plage : la mer...

36

Hervé GOUZERH

Domage

39

Aude FRANCE

La foudre, Volodia

41

Régine PAQUET

Rouge sang

43

Méline L.
Ode à la forêt

Un jour ordinaire se lève à l'orée des bois. La lumière de l'aube claire réchauffe les feuillages des arbres centenaires. Les oiseaux s'ébrouent et chantent. Leur douce mélodie accompagne le réveil de la forêt. Bientôt, l'eau du ruisseau se parera de mille couleurs.

Dans la fraîcheur du matin, un léger bruissement se fait entendre. La silhouette d'un cerf se dessine peu à peu. Il arbore avec fierté sa coutonne de bois. Ses pas sont étouffés par le tapis de mousse et de bois qui parsèment son royaume. Des craquements résonnent. Les arbres redressent leurs bras, cherchant la lumière. Les feuilles trépignent d'impatience. Le vent vient les caresser. C'est le signal, les oiseaux s'envolent. Le silence s'installe à nouveau.

Le temps s'égrène lentement. Des écureuils intrépides s'élancent, les fourmis s'activent, l'araignée se met à l'ouvrage pour tisser sa toile. Dans le creux d'un chêne, un hibou s'endort après sa veille nocturne. Quelques abeilles butinent, suivies de près par un couple de papillons qui voltigent parmi les fleurs naissantes. Elles déploient leurs robes dans un mouvement superbe, leur parfum enivre la douce plénitude sylvestre.

L'automne s'annonce. La cathédrale forestière revêt son costume auburn dans un faste de lumière. Le jeune daim courtise tandis que le sanglier se met en quête d'un foyer pour lui et sa joyeuse famille avant l'hiver. Mais quel est donc ce tapage? Ce n'est rien, c'est le pic-vert qui martèle avec frénésie l'écorce d'un hêtre. Quant à ce coquin de renard, il déambule entre les fourrés. Ce n'est pas prudent pour les faisans de rester dans les parages. Il faut sans attendre se cacher dans les arbrisseaux. Les oiseaux sont de retour. Le crépuscule est là. La forêt retrouve peu à peu sa tranquillité. Maître hibou entame sa veille solitaire.



3. Méline L.

Jacqueline PAUT

E pericoloso sporgersi



La vie n'est qu'un éternel recommencement. Angela avait vu plusieurs fois le film *Thérèse Raquin* quand elle avait vingt-deux ans, un an après son mariage avec Michel. Simone Signoret la fascinait. Sa belle-mère Anne ne comprenait pas qu'elle passât des heures au cinéma. De son côté, Angela ne comprenait pas que son mari Michel l'obligeât à passer toutes leurs vacances chez sa mère Anne. Elle la trouvait étouffante, n'ayant eu que ce seul fils. Et ce seul fils n'était pour Angela qu'un petit garçon à sa maman, sans volonté et sans ambition.

Marcello, le père de Michel, était reparti dans sa Toscane natale depuis des années déjà, ne supportant plus le caractère autoritaire de sa femme. Il voyait bien le jeu pervers de domination-soumission entre la mère et le fils, mais avait renoncé à tenir son rôle de chef de famille et de père assez fort pour faire taire sa femme une bonne fois pour toutes. Angela était elle aussi originaire d'Italie, des Pouilles plus exactement. Et son histoire familiale était classique, crise économique, père au chômage, une ribambelle de frères et sœurs, tous plus ou moins analphabètes, l'école coûte cher quand on est pauvre. Ils vinrent en France dans les années cinquante. Le père trouva du travail dans le bâtiment et la famille vécut tant bien que mal. Cela aurait dû rapprocher Angela et Anne. Cette dernière, Anne, était native de l'Aveyron et n'en bougea jamais, habitant une vieille maison avec sa mère dans le village de Najac et s'étant mariée très jeune.

Son mari Marcello avait vécu un peu ce qu'avait pu vivre la famille d'Angela et le couple la reçut, au début de leurs relations, comme une future fille. Mais le temps avait passé, et chaque année les vacances en Aveyron étaient au programme. Michel était ravi de revoir sa mère, parlant peu, la laissant diriger la maison. Angela ne supportait plus ces instants de complicité mère-fils et rêvait d'un ailleurs qui la changerait de climat.

Un jour de fête au village, le succès était au rendez-vous. Les villages anciens redevenaient à la mode et les touristes se pressaient pour voir le défilé et les jeux du Moyen Âge repris par la municipalité. Angela adorait ces moments de festivité, elle aimait le monde, l'animation et oubliait pour quelques journées la morne existence que son mariage précoce lui faisait vivre. Elle remarqua un homme, bien de sa personne, brun, élégant pour un jour d'été.

Il ne fit d'abord pas attention à elle. Profitant que Michel était resté à la maison à tondre la pelouse du jardin, elle se glissa vers le stand où se trouvait l'inconnu. Celui-ci lançait des balles contre des sortes de marionnettes. Il réussit à en faire tomber plusieurs et Angela applaudit. Son cœur avait déjà parlé.

“Bravo! Vous avez le coup d'œil!”

Il se retourna et vit une Angela souriante, décontractée, et lui rendit son sourire. Le courant passait. Il lui offrit à boire, oh! un simple verre de cidre, mais Angela vivait un conte de fées.

Il y avait assez de touristes pour que les gens du village ne remarquassent pas leur manège. Ils s'échangèrent leurs numéros de téléphone et un premier baiser, derrière l'église. Puis ils se séparèrent en se donnant rendez-vous à une prochaine fête. L'été n'en manquait pas.

Bien sûr, c'est une histoire banale, que l'on voit dans les romans de quatre sous, mais Angela voyait plus grand, plus haut, plus sombre. Le fantôme de Thérèse Raquin rôdait dans son esprit. Ils se virent plusieurs fois, les jours où Michel restait avec sa mère dont la santé diminuait.

Angela, malgré le caractère autoritaire de sa belle-mère, avait réussi à prendre le dessus. Celle-ci voyait bien que sa bru s'absentait seule, mais la maladie la clouait au lit et adoucissait son tempérament.

Les amants, poussés par les idées romanesques d'Angela, pensaient vivre un grand amour et ce fut le soir du quinze août où les fêtes étaient à leur comble, qu'Angela proposa de se défaire de son mari.

La douce Angela, la soumise Angela, devint la fougueuse Angela, la diabolique Angela.

“Tu vas le faire, toi! Tu es assez fort pour ça! Autrement, je te quitte.”

Prétextant revoir son beau-père en Toscane, et profitant de la tendresse de Michel pour son père, elle entraîna celui-ci dans ce voyage de la mort. Anne protesta, son fils la laissait seule chez elle, malade. Il lui promit que la voisine s'occuperait d'elle. L'autoritaire Anne, l'inflexible Anne dut se rendre à l'évidence, son fils changeait.

Ils prirent le bus, puis le train à Toulouse, et après plusieurs correspondances, passèrent la frontière italienne. Le paysage défilait parmi les arbres fruitiers et les grands champs de céréales. Angela pensa à sa famille, à cette Italie de son enfance, chantée par ses parents. Florence était encore à une centaine de kilomètres. Michel dormait dans un wagon vide malgré la saison. Angela se leva sans faire de bruit et alla rejoindre son amant qui avait pris le même train qu'eux. Le rendez-vous était au point. Michel dormait toujours, il n'y avait qu'à

Mais des bruits étranges se firent entendre. Une bagarre, probablement. Les journaux italiens, et même les journaux français, en avaient parlé. Des bandes de voyous attaquaient les voyageurs des trains pour les détrousser, parfois les tuer et allaient jusqu'à les passer par les fenêtres pour s'en débarrasser.

Angela avait eu le temps de lire ces nouvelles pendant le trajet.

“Retourne vers ton mari, c'est trop dangereux pour toi!”

“Mais, notre projet? Tu te dégonfles?”

“Non, je ne me dégonfle pas, je sais ce que j'ai à faire. On croira que c'est la bande de voyous qui...”

“Fais attention à toi! Je retourne vers Michel, je t'attends, ne tarde pas, je suis angoissée!”

“Mais non, tu vas tenir le choc, et puis c'est ton idée! Alors...”

Se faufilant parmi les voyageurs qui étaient dans le couloir, Angela retourna dans son wagon. Celui-ci était toujours vide, à part son mari qui s'était réveillé.

“Qu'est-ce que ce raffut, Angela? Et où étais-tu passée? Mais le train ralentit. Et ces cris? Reste-là, avec moi.”

Le train s'arrêta. Des policiers couraient dans les couloirs après les voyous, en arrêtèrent une demi-douzaine. Angela et Michel se taisaient au fond de leur wagon vide. “E pericoloso sporgersi.” Angela ne voyait que ces mots. Michel était toujours vivant. “E pericoloso sporgersi.” Il

avait manqué de passer par-dessus la fenêtre. Et son amant ? Son amant, où était-il ?

La porte du wagon s'ouvrit brutalement, trois policiers demandèrent les papiers du couple.

“Y’a un mort. On vous demande si vous le connaissez. Voici sa photo.”

Angela poussa un cri.

“Mais qu'as-tu ? Tu le connaissais ?”

Angela s'évanouit. Michel ne sut jamais pourquoi la photo d'un mort faisait autant d'effet à sa femme.



Christelle MATHIEU

Un coup incontrôlable



Monsieur Roll Wat Gere, après avoir fêté ses 77 ans, alla s'installer rue de la Lypette, au numéro dix-sept. Une maison de plain-pied, certes, sans prétention, mais avec un jardin couvert de roses.

Rouges : symbole de l'amour passionné, ardent.

Roses : exprimant l'affection, la gratitude et l'amitié.

Blanches : représentant la pureté, l'innocence et la spiritualité.

Jaunes : l'amitié, la joie, la gaieté.

Orange : évoquant l'enthousiasme, la fascination, le désir.

Bref, un lieu complexe, égal à sa personnalité.

Car monsieur Roll Wat Gere, entend bien ceci lectrice ou lecteur : " Un personnage qui épate, ne mange que des pâtes, télépathe, branché sur 1000 watts".

Penchons-nous sur sa télépsychie.



Du fait de conversations quotidiennes avec ses fleurs, une communication réelle extrasensorielle occupa le terrain, d'une énigme digne de ce nom. Monsieur Gere percevait des substances odorantes inexistantes. Les roses, elles, envoûtaient ses récepteurs olfactifs, par leurs parfums aux connotations orientales, exhalant la senteur de myrrhe. Pouh, pouh, pouh!

Une tuerie!

Il aimait à s'oublier sur les pétales : une jouissance de vieux garçon. Retraité, enfin délivré des obligations professionnelles, il s'autorisait des impudences, à gogo.



Ce matin, il fait soleil à Merveilleuse. Devant son café noir, après une énième nuit blanche, il casse un sucre en deux. Il donne l'impression d'un homme simple, sans histoires, à qui on prêterait l'intégralité de son livret A. Un

compagnon de route, au corps solide. Un frère aîné. Absolument. Un frère aîné. Pourtant, j'appréhendais une sorte de perversité en lui. Était-ce une de mes extravagances de femme brisée?

Le rendez-vous était fixé à 15h35.

J'avais passé plus de temps dans la salle de bains qu'à l'accoutumée.

N'empêche, quelle vaine agitation. Les hommes, pour ce que j'en faisais. J'aimais à les voir souffrir.

Il souhaitait m'offrir Un énorme bouquet de roses, avait-il précisé. Je m'en fichais pas mal. Je venais d'emménager dans la maison voisine. Je voyais d'ici le topo : un thé à la menthe et son biscuit sec, une partie de jambes en l'air, et le bouquet final : les roses avec le papier aluminium serré autour des tiges épineuses pour ne pas être piquée.



Il portait un bermuda beige et un débardeur en coton. J'étais nue sous ma robe. Il n'y voyait que du feu. La risée! J'entendais les rires étouffés de mon père. Je réfrénais mes envies de crime. J'ai passé mon enfance à tuer mon frère.

Je conduis mes yeux. D'abord, je les mène là où le soleil, sans répit, s'entête au bord d'un nuage. L'obscurité. Le langage à sculpter. Il est question d'un bouton à déboutonner. Et ma robe. Et son pays rêvé. Ce jour-là, interpellier ma chair.

Il me tourne le dos. Je pourrais en faire une pièce en trois actes.

Prendre le thé : premier acte.

Nous déshabiller : deuxième acte.

Acte final : s'entretuer.



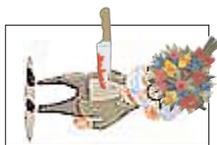
Il allume la radio. Soudain, un stress intense, comme un venin, trouble mes sentiments. Lui trancher la gorge? L'étouffer de ses biscuits secs? Les enfoncer par petits coups?



Ouiiiiiiiiiiiiiiii, les enfoncer par petits coups. J'éprouve une haine abyssale. Je lui lance un regard coquin, relié à rien, qui donne sur le vide.

Je perds le contrôle, déchire son débardeur.

Je perds le contrôle, empoigne un couteau de cuisine.
Je perds le contrôle, plante le couteau dans son dos.
J'ai dit au juge: "J'ai perdu tout contrôle".





Tout allait bien jusqu'aux élections. C'est ce que l'on pensait du moins lorsque l'on considérait les choses à la lumière des seuls faits extérieurs. Disons qu'aucun drame ne s'était produit depuis longtemps et que tout le monde vivait dans une paix faite d'habitude plus que de tolérance. Puis les mécontentements et les tensions montèrent, surtout depuis le crime qui nous bouleversa tous.

Havelock Trymek était un jeune homme un peu étrange mais à qui rien de notable ne pouvait être reproché. Depuis que sa famille avait quitté la ville il vivait seul dans un petit appartement et travaillait à la bibliothèque. De lui on ne savait pas grand-chose, sinon qu'on lui soupçonnait une liaison avec Marijke, la fille du pharmacien. Je dis bien qu'on soupçonnait cela, car si l'on interrogeait Havelock sur ce sujet on n'obtenait jamais qu'une réponse de ce genre : " Mes sentiments n'appartiennent qu'à moi. " " Ma vie privée restera privée. " Un tel silence étonnait car Marijke, plutôt jolie, aurait dû être une conquête flatteuse pour quelqu'un qui ne passait pas pour un séducteur hors pair. Quant à l'intéressée, elle consentait tout juste à déclarer : " C'est mon ami... " On les apercevait ensemble de temps à autre mais nul n'aurait pu en dire davantage.

Les choses durèrent ainsi pendant plus de six mois. Puis, Marijke disparut. Interrogé, Havelock s'enferma dans un silence hostile qui déconcerta. Mais l'enquête ne fut pas longue : au bout de quelques jours Marijke fut retrouvée, sommairement enterrée dans le bois où l'on avait parfois vu les jeunes gens. Elle avait été étranglée. Le visage, protégé par un tissu noué, avait gardé sa beauté malgré une expression de surprise qui n'était pourtant pas la terreur. Elle portait, sans désordre, la robe claire qu'on lui connaissait. Ses mains étaient croisées sur sa poitrine comme si on l'avait disposée ainsi avec soin.

La consternation frappa toute la ville et pourtant la stupéfaction l'emportait sur la colère ou la vengeance. Ce qui surprit plus encore, ce fut l'étrange plaidoirie d'un avocat commis d'office et que personne ne connaissait. Il parla longuement sans qu'on puisse vraiment comprendre la teneur de son argumentation. C'était un homme encore jeune, très grand, très maigre, avec une voix forte et profonde qui remuait l'auditoire. Il s'exprimait sans geste intempestif, mais les mains toujours en avant comme un prêtre à son office. "Imaginez, disait-il, un couloir sombre taillé dans une terre noire et grasse comme une motte de beurre, et sans jamais une lueur, un couloir où l'on ne peut jamais qu'avancer en creusant toujours et encore. C'est la vaste prison de Baudelaire sous son couvercle pesant. Une jeune fille là-dedans doit marcher devant comme une clarté. Et à la moindre défaillance, c'est le drame. Voilà, Mesdames et Messieurs, ce qu'est l'univers mental de mon client." Il ne plaidait pas l'innocence ni même les circonstances atténuantes, mais il réclamait la pitié, ce qui faisait écumer de rage l'accusatrice, remontée à bloc contre les féminicides et qui demandait un verdict exemplaire contre ce monstrueux reliquat de l'éternelle violence masculine qu'il fallait châtrer à jamais. Et un murmure de satisfaction courait dans l'assistance, majoritairement féminine. De fait, l'accusé, qui n'avait ni avoué ni nié, fut condamné à la réclusion perpétuelle.

Ce qui marqua surtout les esprits, c'était le caractère inexplicable et comme gratuit de ce crime. Un crime à l'état pur, avait dit l'accusatrice. Bien sûr, personne ne défendait Havelock Trymek, dont l'acte demeurerait inexcusable, mais d'aucuns s'autorisaient de son origine étrangère et d'un passé plutôt obscur pour dénoncer le laxisme des autorités. Les féministes, aiguillonées, réclamaient des lois radicales; le curé même jetait de l'huile sur le feu en dénonçant l'immoralisme ambiant encouragé par les mécréants de tout poil.

Le hasard avait voulu que cette triste affaire précédât de peu le résultat des élections. Tout en gardant la retenue qu'imposaient les circonstances, le parti en tête célébrait sa victoire. Alignés, en uniformes sombres, les militants scandèrent quelques slogans avant de se fondre dans la foule indifférente.

Invités à animer la soirée, le Gitan et ses guitaristes avaient déclaré forfait, le chanteur prétextant une malencontreuse extinction de voix. Il était là, pourtant, accompagné de sa nombreuse famille, et de son coq fétiche, un volatile superbe au plumage sombre rehaussé de belles couleurs bleue et verte, qui picorait fièrement dans les allées.

Modestement, j'avais accepté de chanter quelques chansons pour occuper malgré tout le podium dressé sous les arbres de la place. L'accueil fut poli, sans plus, et je laissai sans regret la scène à quelques gamines qu'on aurait cru sorties d'un film de Bruno Dumont. Mais voilà qu'au moment où l'une d'elles entonnait son refrain, d'effrayants cris d'oiseau retentirent, suivis d'un silence menaçant. Le coq égorgé gisait sur le chemin devant un peloton de chemises noires, immobiles, bras croisés, comme en attente. Les Gitans, eux, avaient sorti leur couteau.

Ils en firent bon usage. Dans la nuit, ils filèrent à tombeau ouvert sur les routes sinueuses de la colère.

La presse locale écrivit ce qu'elle devait écrire, sans surprise.

Un crime chassait l'autre.



Pierre ROSSET

De livre en livre...
le crime !¹

Il l'avait suivie... Il l'avait choisie... Elle serait la prochaine.

F. Molay, p. 339.

Au matin, Paris se réveilla en deuil et pleura son poète.

P. Crognier, p. 27.



Le “crime”?... C'est par hasard qu'à quinze ans je l'ai rencontré - un samedi en faisant les courses - sur le marché de Beauvais entre l'étal des fruits et légumes et celui du fromager... La file de ses clients attendant leur tour me cachait l'étal des livres... Quand enfin j'ai pu m'en approcher un coup d'œil curieux m'aïda à trouver parmi de nombreux livres *Le Crime de l'Orient-Express* à 1 franc tout rond et en bon état. Pourquoi celui-ci ? Peut-être (c'est une hypothèse) parce que j'avais alors un oncle chef de gare !

L'Orient-Express ! Avec ce train prestigieux l'aventure et le mystère étaient assurés à chaque page... Ce jour-là avec Agatha Christie j'allais vivre mon premier “crime” et découvrir le détective belge Hercule Poirot. Heureux de cette découverte chaque samedi avec les cinq francs hebdomadaires de mon argent de poche je découvrais d'autres “crimes” d'Agatha Christie. Puis Georges Simenon avec le commissaire Maigret et le 36 Quai des Orfèvres, Charles Exbrayat, Rex Stout avec Nero Wolfe et son assistant Archie Goodwin puis Léo Mallet avec Nestor Burma (le Détective de choc)... J'ai lu quasiment tous leurs livres avant de découvrir d'autres auteurs plus ou moins connus. Une bibliothèque d'un de mes couloirs croule sous leur poids... Au cours des années, les livres achetés et lus s'étant accumulés, j'ai installé une autre bibliothèque dans le grenier. C'est là que depuis ma retraite en 2005 j'ai mon bureau...

Après le temps des achats sur le marché, vint celui des librairies où j'achetais des livres neufs. Et depuis notre retour en Picardie en 1997, celui dans les réderies des livres de seconde main quasiment neufs. Occasions de nouvelles découvertes de "crimes" écrits par de nouveaux auteurs de policiers et de thrillers³... Ainsi, à ce jour, le nombre de leurs livres s'est largement agrandi avec notamment (la liste est loin d'être exhaustive) Dan Brown, Fred Vargas, Henning Mankell, John Grisham, Michael Connelly, Arnaldur Indridason, Maxime Chattam, Steeve Berry, Valentin Musso, Donato Carrisi, Franck Thilliez... Quant au livre de Michel Bussi, *Nymphéas noirs*⁴ (cinq prix littéraires en 2011) celui-ci est en attente de lecture sur une chaise de ma cuisine avec plusieurs achats récents.

Très populaires et beaucoup lus, ces livres se retrouvent souvent dans nos réderies du dimanche. C'est également le cas pour Lisa Gardner. J'aime beaucoup cette auteure américaine. J'ai trouvé ses livres en réderie et récemment *Retrouve-moi* paru en poche en janvier 2023... J'attends, impatient, le moment idéal pour le lire sur ma terrasse, un jour de beau temps en buvant une bière, parmi les chants d'oiseaux. Un autre livre acheté récemment attend aussi sur cette chaise de ma cuisine. Il s'agit de *Les cafards* du norvégien Jo Nesbø, prix du meilleur roman nordique en 1998. Un auteur que je ne connais pas. Quand le lirai-je? Sans doute en août... Dans mon bureau, sur un fauteuil, d'autres (nombreux) livres attendent leur lecture parce que j'achète plus de livres que je n'ai le temps pour les lire... Dans ce contexte le choix devient difficile. Une question se pose alors : lequel, en dehors de ceux déjà programmés, dois-je lire en premier? Le tirage au sort serait peut-être une solution rationnelle...

Si depuis mon adolescence je lis régulièrement ces livres ma sœur Sylvie (ma cadette de douze ans) déclare lire environ vingt livres par an de ces littératures du "crime" depuis qu'elle a pris sa retraite en 2019. (Ah, la retraite!... Un temps privilégié pour la lecture?...). Je crois avoir compris que Gérard son mari en profite pour bricoler dans leur Mobil Home (ou dans leur maison) pendant que leur chien Iron (quel que soit le lieu) dort - la tête entre ses pattes - sur son tapis...

Le “crime”?... Un scénario autour d'une intrigue. Quelqu'un commet un “crime” et des policiers ont la difficile mission de rechercher le coupable pour le remettre entre les mains de la Justice. C'est toujours la même chose, mais aucun “crime” ne se ressemble et le lecteur - avant de commencer sa lecture (le “crime” n'étant jamais parfait) - sait que le coupable sera découvert à la fin du livre. Le plaisir de cette lecture particulière tient pour moi au talent des auteurs, au pourquoi et au comment du “crime”, à son originalité, au suspense entretenu de l'enquête et à la compétence des enquêteurs. Là un inspecteur, ici un commissaire, l'implication importante du médecin légiste et celle du procureur... Chaque auteur à sa propre méthode, son style, son écriture pour tenir avec ces derniers le lecteur en haleine. En un mot une signature⁵ personnelle motivante pour le lecteur.

Ainsi, il m'est arrivé, pris par la force de l'intrigue⁶, de me coucher à trois heures du matin. C'était il y a longtemps quand j'étais plus jeune et en vacances beaujolaises. Maintenant, avec l'âge je mets beaucoup plus de temps pour lire un livre, aussi passionnant soit-il... et je me couche plus tôt...

Le “crime” sous toutes ses formes! Je le cherche, je le trouve ou le retrouve. Là - sur une table, dans un carton, par terre sur une bâche avec d'autres livres - un auteur réputé ou un autre que j'aime... Quelquefois un inconnu, comme *La 7^e femme* de Frédérique Moley: au Quai des Orfèvres “le combat implacable du patron de la Crim' (...) pour sauver la 7^e femme” (*4^e de couv.*).

Livres que quelqu'un a lus, qui connaît le déroulement de l'enquête et *in fine* le coupable. Un initié qui se garde bien d'en “vendre la mèche”, même si quelquefois il va jusqu'à dire “Vous verrez vous aimerez, c'est un très bon livre”. Ce quelqu'un, homme ou femme, jeune ou âgé est souvent heureux de voir quelqu'un d'autre acheter un livre que bien souvent il a aimé. “Crime” en partage et complice... se transmettant le temps d'un regard d'une main à une autre!...

Le “crime”! Des heures de lecture. Des purs moments d'émotions. D'attente pressée pour connaître enfin le coupable et la frustration d'arriver à la fin avec une question souvent récurrente: “Et maintenant? Que va-t-il se passer?”... Bien évidemment je n'aurai jamais de

réponse à moins que, saisissant plume et papier, j'imagine une suite probable et cohérente... Oui! mais je n'ai pas le talent de l'un ou de l'autre de ces auteurs...

Enfin, après le “crime” des livres précédents, voici le “mystère”, celui de la chambre obscure de Guillaume Prévost⁷. Une heureuse découverte dans la boîte à livres du centre-ville d'Amiens. Paris, août 1855, c'est la première Exposition universelle. Un spirite anglais est tué. Alors un jeune écrivain - un des témoins du meurtre - se lance dans l'enquête entraîné par Félix (un ami jeune journaliste). Le jeune écrivain, c'est Jules Verne (*4e de couv.*)... Avec cette alléchante couverture, ce livre rejoindra sur mon bureau le haut de la pile des livres en souffrance...

Épilogue.

Depuis moins d'une heure je suis sur ma terrasse assis sur mon tabouret, mon vieux chapeau de toile (celui de mes voyages) sur la tête. Une bière picarde fraîche à côté de moi. Je lis concentré sur ma lecture, impatient d'avoir des réponses, de connaître la vérité...

J'ai enfin commencé la lecture du livre *Retrouve-moi* de Lisa Gardner (la reine du thriller psychologique). À Boston un quadruple meurtre vient d'être commis, justifiant une alerte rouge, une mobilisation générale et une course contre la montre (p. 22). La mission de l'enquêtrice D.D. Warren est alors claire: “(...) Évaluer la situation et définir une stratégie” et sa question pertinente: “Le drame était-il derrière eux, quatre membres d'une même famille ayant connu un sort tragique cependant qu'un cinquième s'en sortait par miracle? (p. 25)”... Avec les éventuels indices recueillis sur les scènes de “crimes” son enquête pourra-t-elle vraiment commencer?... Avec quels moyens? Comment sera-t-elle résolue? Quel sera le coupable? Qui est-il? Quel est son mobile?...

J'ai confiance en l'auteure. Je sais qu'après de multiples rebondissements (c'est sa signature) j'aurai les réponses à mes questions... Elles seront, sans aucun doute, surprenantes.

Autour de moi, sur la table, des moineaux se disputent gaiement les restes de mon sandwich pendant que, sur le bord d'une fenêtre, un pigeon observe, attentif, la scène. Il fait beau, chaud et le ciel est sans

nuage... Au loin le cri des mouettes amiénoises en vadrouille... Je suis heureux.

PS. Le 15 août 2024 est paru *Le Pouilleux massacreur*. En 1962 dans la banlieue parisienne une bande de jeunes... Un “jour une femme meurt...” C'est le début de la dégringolade de cette bande vers le pire.

1. Le “crime” écrit sous cette forme intègre dans cet article, au-delà de leur différence juridique, le meurtre et l'assassinat.

2. Monsieur Burma! Son métier “lui fait se dir' devant ce crime :/Le mystère, comm' la victime, ne rest'ra pas entier”, *Chanson de Nestor Burma*, Les Cahiers du Silence: Léo Malet, 1974, p. 78.

3. Selon Bookvillage.com “en 2020 près de 20 millions de livres policiers et thrillers ont été vendus en France”.

4. À Giverny, le village de Monet, “des drames vont venir diluer les illusions et raviver les blessures du passé... (4e de couv.)”.

5. Pour Bussi “l'intrigue de [ses] romans, c'est [sa] mélodie” in page de présentation de l'auteur.

6. Notamment celle des livres de Robert Ludlum (le maître du roman d'espionnage) portée par son héros Jason Bourne.

7. Un agrégé d'histoire et un romancier qui écrit aussi des livres pour la jeunesse.

Bussi, Michel (2010), *Nymphéas noirs*, Presses de la Cité.

Crognier, Philippe (2017), *Du côté de Chez Moineau*, Villeneuve-d'Ascq, Ravet-Anceau.

Gardner, Lisa (2023), *Retrouve-moi*, Le Livre de Poche, n° 36722.

Manook, Ian (2024), *Le Pouilleux massacreur*, La Manufacture de livres.

Molay, Frédérique (2006), *La 7^e femme*, Fayard. (Prix du Quai des Orfèvres 2007)

Prévost, Guillaume (2004), *Le mystère de la chambre obscure*, Nil éd. Paris.



Méline L.

Ah la barre!

La chute fut vertigineuse. Le temps s'était étiré, le corps sans vie tomba au ralenti. L'impact sur le sol fut terrible, le corps disloqué, des morceaux éparpillés tout autour. La pauvre femme ne put retenir un cri d'effroi face à l'horreur de la scène. Ses jambes cédèrent sous le poids de la culpabilité. Elle ne cessait de répéter que ce n'était pas ce qu'elle voulait. Les choses avaient tellement bien commencé... Il avait fallu un moment d'inattention pour que les événements prennent une autre tournure. Genoux à terre, elle ne pouvait détourner les yeux du corps. Qu'allait-il advenir d'elle à présent? Devrait-elle partir et taire à jamais le crime impardonnable qu'elle venait de commettre? Sa conscience serait entachée par ce souvenir odieux comme on traîne un boulet au bout d'une chaîne.

Elle avait mis toutes ses économies dans cette barre chocolatée qui venait de s'écraser au sol. Elle se sentait si stupide. Pourquoi n'avait-elle pas attendu d'être dans le bus pour la manger?



Christelle MATHIEU

Sans amour



Rue de la Lypette, le soleil continue de briller. Les enfants apprennent à faire du vélo avec leurs parents ou leurs grands-parents. Certains voisins du boulevard sont en travaux. Les squares ont été taillés "en mesquines pelouses". "Débraillé comme un étudiant", le fantôme d'Arthur Rimbaud, figé en une statue de cire, semble renaître d'un long sommeil.

Ton absence me grise. Je m'appuie, m'invente des béquilles. Je suis une femme faucille qui coupe l'herbe au pied des murs pour tenir debout. Je regarde la nuit battre le ciel. Si je n'y prenais garde, je toucherais terre.

Le peintre du XV est venu toquer à la porte pour me demander de remplir deux seaux. L'eau a débordé et j'ai sauté pieds joints dans la flaque, en riant. Il m'a prise pour une gourde, je l'ai bien vu à son regard en biais. La grande abondance de ses petites taches de rousseur ont rougi, en un instant, comme s'il ressentait son premier plaisir. Je me souviens de son prénom : Élias. C'était le choix du grand-père. Un pied de nez à Philéas Lebesgue.

Toujours, toujours, mon doux ami,
Quelque nouveau désir te presse :
Être comme une eau qui frémit,
Est-ce donc règle de tendresse ?
N'as-tu pas mes deux seins menus,
Splendeur de lune qui se lève,
Ondoïement de la mer qui rêve ?
Que te faut-il de plus ?

Philéas Lebesgue

J'ai commencé par lui apporter le café. Je me sentais chez moi dans ses yeux bleus bigleux. On parlait du soleil et des nuages. La rondeur de la

lune nous était encore étrangère. Je traversais la rue, le plus souvent en pyjama, avec mon plateau rouge à pois blancs sur lequel était posée la tasse. Au début, il me demandait deux sucres. Très vite, il n'en voulait plus. Sa première grimace me toucha. Débutant des arômes naturels. J'aimais à imaginer sa nouvelle expérience de dégustation dans l'unique urgence de me séduire, en perdant du poids. J'étais pourtant disponible à lui coller moi-même ses mille râteliers. J'étais pourtant même disponible à décroter ses semelles.

Rimbaud serait âgé de 170 ans. Je pensais souvent à lui, à ses voyages extraordinaires, à ses plaisirs. Élias était d'un univers de glace. Au même titre que son café qu'il buvait froid. Il fumait au lit, au volant, mais jamais après l'amour. Après l'amour, il se rhabillait et rentrait chez lui. J'avais une certaine idée du bonheur : ne pas l'aimer.

Je fuyais, revenais sur mes pas. J'avais, changeais de trottoir. Je lui fixais des rendez-vous avec l'intention de les manquer. Je remarquais sa vulnérabilité. À partir de ce moment-là, je me suis fardée davantage. J'ai commencé par épaissir le trait du crayon noir autour des yeux. J'ai opté pour un rouge à lèvres ultra crémeux, couleur prune de préférence, que je faisais volontairement déborder.

Lui, pestait. D'abord à l'ombre d'un figuier du square, avec une sorte de discrétion monacale. Puis, sans foi ni loi, il jurait de cette espèce de colère empêtrée qui me mettait mal à l'aise.

- Tu n'as pas honte de te peinturlurer le visage ainsi, Sylvie?, hurlait-il.

Nos seules vraies conversations concernaient Le maquillage. Notre invisibilité : quasi tout entière. Comme une ligne sinueuse de peupliers longeant la rivière, se perdant à l'horizon vers des collines brumeuses. Nous étions devenus deux boules posées côte à côte, semblables à cette pâtisserie française, "le divorcé", constituée de deux choux parfumés : un au chocolat, l'autre au café. Bien sûr, on s'empiffrait de cette douce aigreur.

Je pensais aux efforts du début : les deux sucres supprimés de ses cafés.

Nous savions tous les deux que c'était la fin. Allez savoir pourquoi, j'ai voulu descendre à la cave avant de partir.

J'ai pris le temps de compter : il y avait treize femmes allongées sur le dos. Mortes, bien évidemment. Un poignard planté à la verticale, en plein cœur.

Toutes. Les treize.

Il m'avait épargnée. Sans doute parce que je ne l'avais pas aimé.



Le monde regorge de criminels. Ils ont l'art et la manière de passer entre les mailles du filet. Personne n'a envisagé une quelconque culpabilité. Ce ne sont pas les habitués des prétoires et des geôles. Ils inspirent confiance, ils savent donner le change, paraissent affligés et courageux sans être totalement dévastés. Quiconque les croise se trouve en empathie avec eux. Et pourtant, si la vérité éclate, tout cet échafaudage machiavélique s'écroule.



Marie et Paul filent vers les quatre-vingts ans. Leurs confortables retraites, en théorie, devraient les mettre à l'abri des vicissitudes quotidiennes. Alors qu'ils ont dépensé sans trop compter aux temps glorieux de leur superbe, ils vivent chichement et épargnent. Pour quand ? Pour qui ? Pourquoi ? Pour leurs vieux jours... mais ils les ont atteints. Leur radinerie chevillée au corps les fait s'éloigner des soins médicaux élémentaires. On ne consulte pas de médecin, on se débrouille. Ah ça ! On ne peut pas dire qu'ils approfondissent le trou de la Sécurité sociale ! Avec eux, il y a encore trop de médecins et de soignants... Seulement, voilà, avec les années, les corps s'avachissent, les organes déclinent, les organismes s'enrayent et sans l'aide des fées médicales et de leurs filtres, on se retrouve réduit à peu.

Comme une paire de bœufs sous le même joug, ils ont traversé ensemble - ou plutôt côte à côte - cinquante ans de vie plus ou moins commune avec des incartades avérées de la part de Paul. Tant bien que mal, ils ont tenu le cap. Marie est passée experte dans l'art d'avalier les coulevres... Pourquoi n'ont-ils pas divorcé ? Faiblesse ? Peur ? Influence trop prégnante de Paul ?

Paul n'a jamais été bricoleur, flambeur oui, mais il aimait faire les courses et cuisiner. Puis, petit à petit, il a délaissé les magasins et les fourneaux. Sa vue a décliné : l'ophtalmologue n'a pas été consulté. Son audition a baissé : il ne s'est pas fait appareiller. Grand fumeur depuis sa

jeunesse, le tabac a fait des ravages, il a perdu ses dents. Le dentiste n'en a rien su. Il n'est plus sorti de chez lui. Un ermite urbain dans sa propre maison. Il ne s'est alimenté que de nourritures mixées. Puis sont apparus les problèmes urinaires... et toujours la même constante, ne jamais consulter le corps médical. Ses facultés intellectuelles ont diminué. Son humeur s'est noircie. Sa mémoire donne des signes de fatigue. Bref, il est invivable. Marie fuit chaque jour pour aller en commissions. Respirer. Prendre l'air. Parler. Puis il s'est alité et a perdu l'usage de la locomotion. Devenu incontinent, elle le maudit et enchaîne les lessives, elle si peu portée sur les tâches ménagères. L'aigreur et la rancœur sont étouffées par le devoir. Alors que, pour la troisième fois de la journée, une lessive de draps souillés est en train de tourner, elle se décide à agir. Elle rassemble des cachets d'aspirine, les pile et les mélange à la bouteille de coca qu'il absorbe chaque jour. À forte dose, ce médicament anodin est nocif. Au vu de son état de faiblesse, ça devrait lui être fatal.

Le long du mur, près du réservoir d'eau de pluie, elle commence à creuser. C'est un travail de titan mais elle n'en a cure. Toute sa frustration et sa haine la transcendent. Le trou s'agrandit petit à petit alors que Paul geint de plus en plus et s'affaiblit irrémédiablement. Une nuit, elle l'entend râler - le râle final. Elle ne descend pas tout de suite de l'étage où elle dort. Elle sait que cette nuit sera sa dernière. C'est la fin. Elle ne peut plus reculer. Un bruit sourd lui



parvient du rez-de-chaussée. Paul a chuté de son lit. Elle attend encore. Quelques secondes? Quelques minutes? Une heure? La notion de temps s'est évanouie en ce mois d'août. Quand elle s'approche du corps, la faucheuse a fait son œuvre. Elle le traîne dans la maison : salon, entrée, séjour, véranda. Le jour se lève. Elle le couvre d'un drap. Il attendra là. Ce soir, quand l'obscurité aura noyé les contours des escaliers et du gazon, elle le sortira, le dépla-cera à l'aide de la brouette et l'installera dans sa dernière demeure, le trou près de la citerne.

À trois heures du matin, fourbue, le sentiment du devoir accompli, elle sort une bière fraîche du réfrigérateur. Elle s'octroie quelques minutes de plaisir, dans le salon, confortablement assise, tout en sirotant

sa Kwak, sa bière préférée. Elle l'a bien méritée.

Demain, elle plantera trois buis. Ils attendent depuis une quinzaine de jours à l'ombre du pommier.



Roger WALLET

Aide-moi

C'est une belle nuit de mai. La lune est haute. Le garçon regarde la cour, le massif de fleurs et, derrière, l'alignement des fanes et des salades. Son père a eu le temps de semer, avant... Il ne veut pas prononcer le nom. Une toux terrible l'a pris. Il a consulté, examens à l'hôpital. Et le voilà allongé dans la salle, incapable de monter l'escalier. Au début il se levait, s'habillait. Les amis sont passés le voir, la famille. Et puis il a eu du mal à marcher. Maigri à en faire peur. Le garçon, lui, sa mère lui a simplement dit que c'était grave et qu'il fallait être gentil. Certaines nuits, sa mère restait près de lui, assise dans le fauteuil. Son frère aîné ne dit rien. Silence. Il rentre du travail, il file dans sa chambre ou va bricoler à la cave. On ne dit rien. On n'en parle pas. Lui, il a bien vu son père s'affaiblir, ne plus pouvoir se déplacer aux toilettes, se résoudre au pot. Sa mère lui essuie les fesses avec du coton.

Le garçon a deviné. Peur du mot. Il parle beaucoup avec son père, de l'école, des vacances au bord de la mer, il lui montre ses cahiers d'école. Un jour, le père n'a plus la force de tourner les pages. Il parle beaucoup avec ses yeux, il soupire souvent, des gémissements plaintifs, des petits cris. Il n'en peut plus. Des fois, il écrit un mot au crayon. Il y a trois jours, il a écrit Je n'en peux plus. Et hier, le garçon était seul avec lui, sa mère couchée, il a écrit Le chat, aide-moi. Son père l'a toujours appelé ainsi, Le chat, à cause de ses manières félines. Le chat, aide-moi. Il a mis la virgule. Son père a ouvert grand ses yeux mouillés. Il n'a plus de peau, on lui voit les os. T'aider, papa ? À quoi t'aider ? Son père a eu un battement de cils. Le garçon s'est approché. Son père a redressé la tête pour lui chuchoter à l'oreille. Alors le garçon a éclaté en sanglots, il a lâché ses mains, il s'est sauvé. Pas dormi de la nuit.

C'est une belle nuit claire et tiède. Le garçon a réfléchi à tout ça. Il se dit qu'il est bien petit mais son père a confiance en lui. Quand il est redescendu de sa chambre, tout à l'heure, son père a écrit Ce soir.

Dans la cuisine, il écarte encore une fois le rideau, regarde le jardin et, plus loin, les terres et les bois. Il pleure. Il ferme les yeux. Son père

tousse à s'arracher la poitrine. Le garçon le rejoint. Ils se regardent. Ils se touchent les mains. Le garçon hoche la tête, son père a une manière de sourire. Ils s'embrassent.

Le garçon inspire à n'en plus finir, cette force surhumaine à puiser au fond de lui. Il caresse encore les cheveux de son père. Il plonge dans ses yeux. Il pose l'oreiller sur son visage et, brusquement, il appuie de toutes ses forces. Il tend tous ses muscles pour appuyer. Longtemps. Longtemps. À peine si son père esquisse un mouvement. Le bras glisse au bord du lit. La main s'ouvre. Ne se referme pas.



Léo DEMOZAY

Bella ciao



Ils étaient dix sous la bâche, appuyés contre les ridelles, à l'arrière du camion. Mal rasés, la chemise arrachée. Silencieux. Sauf l'Italien à qui on avait laissé son béret et qui souffrait douloureusement, une grimace lui tirait le visage à chaque inspiration. Tout contre lui il y en avait un tout jeune, un enfant encore, dix-sept dix-huit ans ; son œil gauche était tuméfié, une balafre rouge vif courait du front à la joue. Le plus âgé était affalé sur le banc ; quand il glissa avec un gémissement, nul n'eut la force de le ramasser ; dans le mouvement, la jambe de son pantalon se releva, dévoilant la cheville gauche : elle n'était qu'une plaie. Il y en avait un autre, debout, il était si grand que la tête touchait la bâche ; il avait les yeux très noirs, d'un noir ardent ; ses lèvres remuaient imperceptiblement, peut-être priait-il ; il avait, comme tous, les mains entravées et les cahots de la route le jetaient à droite et à gauche. Son voisin avait l'allure d'un professeur ; ce sont les lunettes rondes qui enlevaient au visage ce qu'il avait de juvénile ; il penchait la tête avec lassitude : que tout cela s'arrête, qu'on en finisse ; son verre droit était en morceaux et, derrière, il plissait l'œil. Sans doute ces deux-là étaient-ils frères : épaule contre épaule, tête inclinée l'une vers l'autre, cheveux mêlés ; l'un avait une grosse moustache noire, tous deux le regard d'un bleu clair, si clair, presque gris. Près d'eux on aurait dit un paysan : une carrure, de grosses mains posées sur les genoux ; cet arrondi dans les formes de ceux qui aiment la vie et les femmes ; les pansements lui cachaient la partie gauche du visage. L'homme contre lui était parcouru d'incessants frissons. Était-ce le froid ? Car on était en avril et le printemps peinait. Il n'avait sur le dos qu'une mauvaise chemise à carreaux ; un bandage taché de sang couvrait sa main droite ; il ne cessait de souffler sur sa main, dont on ne voyait dépasser que l'annulaire et l'auriculaire.

Le camion freina brusquement et vira sur la droite sans ménagement. Le moteur fit effort dans la côte puis l'on fut sur le plat. Il finit par s'immobiliser en projetant violemment, les uns sur les autres, sa cargaison d'estropiés.

Instantanément, le bas de la porte arrière claqua contre la ferraille et la bâche relevée inonda l'habitacle d'une lumière froide. Le ciel était bleu, d'un bleu un peu incertain, mais bleu. Les voix déjà hurlaient : Raus ! Raus ! Une poigne les agrippait pour les tirer hors du camion. Le plus vieux tomba comme une masse sans même tenter d'amortir sa chute. Deux de ses compagnons le portèrent et la cohorte fit quelques dizaines de mètres.

On en avait enlevé la croix mais le bâtiment était bien une chapelle. Ils s'affalèrent dans un coin où un peu de paille avait été dispersé. Il restait une vague odeur d'encens. Des fils électriques couraient de pilier en pilier, les ampoules dispensaient une clarté lugubre.

Sur le soir, on apporta, avec un bol de soupe, du papier, de quoi écrire. Le tribunal militaire les avait condamnés à mort. Ils seraient exécutés le lendemain matin. Presque tous écrivirent. L'Italien, lui, n'avait jamais appris. Le professeur écrivit pour lui les deux mots qui lui vinrent, et à personne ils ne seraient envoyés puisqu'il n'avait nulle adresse, "Italie" nota simplement le professeur. Mais, en les voyant écrits, l'Italien eut un sourire : Ciao, bella ! Adieu, ma belle ! et il posa les lèvres sur le bout de papier sale.

Voilà ce qui, de lui, rentrerait au pays...

La lumière veillait. Ils s'étaient serrés les uns contre les autres, parce que la nuit apportait sa fraîcheur, et pour se dire aussi qu'ils ne regrettaient rien de leur combat ni de cette douleur qui les faisait, à cet instant, fraternels comme jamais.

Et puis le jour se leva. On les mit en rangs, chacun encadré de deux soldats en armes. On marcha une centaine de mètres en contrebas, jusqu'à la clairière où le poteau était prêt.

Le premier à franchir les dix derniers mètres, ce fut l'Italien. Pas de bandeau, il veut voir. Quand le gradé aboie son ordre, on voit se lever les fusils, on entend le claquement sec des culasses...

Et alors une voix mal assurée, rocailleuse, lance dans le matin clair qui emplit la clairière :

"Una mattina mi sono alzato

O bella ciao, bella ciao, b..."

Le reste, un Dieu l'entendit.

Peut-être...



Florence KRAMER

**Il est des rêves
dont on ne se réveille pas...**

1. Courir à perdre haleine



Ce matin, j'ai enfin trouvé la volonté d'aller courir. J'ai enfilé mon vieux jogging et mis ma polaire, mon bonnet et des gants. C'est le printemps, mais il fait froid. Direction les quais de Seine. La lumière est belle, qui se reflète sur les tours de Beaugrenelle. Je savoure ces instants de solitude. Le corps se meut, l'esprit se calme. Je cours en petites foulées, observe les autres coureurs, parfois en short malgré le temps, ils sont souvent seuls aussi, même s'il y a quelques groupes. Je me demande si je n'aurais pas aimé qu'Ayda m'entraîne à courir avec ses copines. Elle ne l'a pas fait.

J'écoute un podcast qui dure une demi-heure. Quand il se termine, ma course aussi prend fin. C'est en anglais, sur les élections américaines qui approchent. Je ne comprends pas tout, mais c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour ne pas totalement oublier cette langue. Lent déclin sans frein. Une langue, si on ne la parle pas, disparaît de notre cerveau.

Il est encore tôt, les coureurs sont rares. Je regarde la couleur de la Seine, marron, qui semble charrier des ordures, quelques reflets à la surface sont un peu plus clairs. Je suis entre le pont de Bir Hakeim et le parc André Citroën, le long de l'eau, et je sens que courir me fait du bien. Je me détends, ne pense plus au travail. Mes mouvements s'enchaînent, harmonieusement. J'avance à mon rythme, sans forcer. Se sentir en mouvement guérit de la longue immobilité de la semaine.

Derrière moi, je sens la présence d'un autre coureur. Un regard en arrière confirme cette sensation. Un quadragénaire banal en train de courir. Comme il va plus vite que moi, je me déporte pour qu'il puisse me dépasser. Il arrive à ma hauteur, s'ajuste à mon rythme, puis me pousse dans l'eau d'un mouvement d'épaule. J'ai à peine le temps de

comprendre ce qui vient de se passer. Je me débats, lutte contre le courant, vois que je m'enfonce très vite, me mets à crier à l'aide. Tout s'enchaîne, sans que je sache si je me noie ou si on me repêche.

Il regarda les bulles se dissiper à la surface puis continua sa course

Les images ne s'effacent pas tout de suite. Le rêve imprègne ma journée. Je ne vais pas courir ce matin-là. Ni les suivants.

2. Camping

Il avait sans peine repéré ses mouvements. Elle se levait à 10h, un peu hagarde, pour aller chercher un croissant. C'était un petit trajet en vélo, sur la digue, le long des marais salants. À la sortie de la boulangerie, elle s'installait dans un café le long du port.



Il n'y avait pas beaucoup de bateaux. Après avoir bu son café crème, dont elle léchait la mousse de lait restante avec sa cuillère, elle passait acheter de quoi déjeuner, soit à l'épicerie du centre, qui avait des plats aguichants ou, si elle était d'humeur plus raisonnable, au marché U. Son tote bag une fois plein, elle retrouvait son vélo et se dirigeait vers le camping.

Il était alors près de 11h30. Elle mettait sa chaise longue devant sa tente et faisait semblant de lire ou plutôt comme elle ne savait plus à quelle page elle en était, elle recommençait sa lecture à un endroit aléatoire. En général, elle perdait la ligne, puis perdait le fil, posait le livre par terre à côté d'elle, et se levait.

Elle prenait son sac, marchait d'un pas ferme vers le bâtiment sanitaire - d'un côté les lavabos extérieurs pour faire la vaisselle, à côté, les toilettes et la porte à droite, les douches et quelques lavabos pour se laver les dents. Cela faisait trois jours qu'elle repoussait le moment d'aller prendre une douche. Partager sa crasse avec celle des autres ne lui plaisait pas plus que cela.

À 11h32, il l'avait suivie, tel un banal campeur qui se dirigerait aussi vers les toilettes pour se soulager. Il repéra où elle était entrée, vérifia

d'un coup d'œil au sol combien de personnes étaient présentes puis entra dans sa cabine. Elle leva les yeux vers lui, étonnée, muette. Il lui ouvrit la bouche pour y caler une balle de tennis, afin d'éviter les cris. Après lui avoir mis les bras dans le dos, il attrapa la chaîne qu'elle avait au cou et tira en arrière, de toute sa force, tout en maintenant la balle dans sa bouche de manière hermétique pour éviter le bruit. Il ne voyait pas ses yeux, emplis de frayeur. Le cou saignait, elle avait lâché le dernier soubresaut, un petit mouvement saccadé, qui confirmait la fin.

Il prit consciencieusement ses bijoux - une bague ornée de diamants et un collier Van Cleef.

Il regarda le sang qui avait éclaboussé de partout, ferma la porte à clef du dehors et se dirigea vers la plage.

3. Retour de courses



Je monte l'escalier, les courses pèsent sur mon épaule, encore trois étages. La lumière s'éteint, je n'ai que quelques marches avant d'atteindre le palier et l'interrupteur. La lumière se rallume avant que je ne parvienne à l'étage. Il y a quelqu'un dans l'escalier, plus haut ou plus bas. Cette présence me dérange. Je tente d'accélérer. J'hésite à laisser le sac de courses pour atteindre plus vite ma porte. C'est sans doute absurde, mais j'ai peur, je transpire, ce qui ralentit mon ascension. Plus qu'une volée d'escalier et je serai chez moi. Je n'entends rien, pas de signe que quelqu'un me suivrait. Je suis quand même en panique. Ça y est, je vois ma porte, je sors les clefs de mon sac, je jette un regard à gauche, derrière moi, et suis en train d'ouvrir. Ces peurs absurdes n'ont pas de sens.

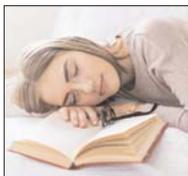
La porte est ouverte, je suis soulagée, la repousse pour fermer, mais quelque chose résiste. Je pousse encore, une chaussure est en train de bloquer la porte. Je relève le regard, c'est un homme, qui me dévisage. Un inconnu, qui entre, bloque mes bras contre mon torse, referme la porte, puis se met à rire, en voyant la terreur dans mes yeux. Je crie.

J'arrive à crier malgré la paralysie. J'espère qu'un voisin viendra à mon aide.

L'homme frappe. "Tais-toi, connasse, salope, sale pute." Je suis terrifiée, ne sais pas résister aux coups, j'arrête de crier. Je me prostre au sol, il continue à taper, il se défoule. Que lui ai-je fait? "Prenez tout, mais arrêtez de me battre." Non, il a envie de taper. J'essaie de protéger mon visage de ses coups de talon. Les côtes me font mal. Quelqu'un frappe à la porte. Il s'immobilise. "Tout va bien?" Il m'intime de répondre: "Oui, ça va, merci." Je pousse un cri strident. Je hurle de toutes mes forces. Il me lance à nouveau des coups de pied. Je sens les bleus, j'ai un œil touché. Le voisin devrait revenir avec des renforts. L'homme met par terre tout le contenu des étagères, attrape mon sac, puis détale.

Je n'entends plus un bruit, il a réussi à fuir. Je m'allonge sur le sol, pour reprendre ma respiration. Au bout d'un moment, je veux me relever mais mes jambes ne me portent plus. Je rampe vers la porte, pour demander de l'aide. J'attends, j'attends un temps infini. Après cela, je suis sur un brancart qui descend les escaliers, me retrouve à l'hôpital, radios, contusions, bleus.

Le rêve s'arrête, j'ai le cœur qui bat à toute vitesse. Je respire, me lève, vérifie que la porte d'entrée est bien fermée, me recouche, et n'essaie pas de me rendormir. J'ouvre un bouquin et lis sans comprendre. Au bout d'un moment, je me rendors.



Michel LE DROGO

La loi du talion

Désireux de venger la mort du Président rwandais le 6 avril 1994, les extrémistes hutus déclenchent contre l'opposition tutsie cent jours d'un massacre systématique "commis" - selon une commission d'enquête indépendante mandatée par l'ONU - "dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel".

La complaisance de la France vis-à-vis du pouvoir "ami" hutu à l'époque a finalement donné lieu à un récent rapport de la Commission de recherche sur les archives françaises relatives au Rwanda (1990-1994) qui conclut à une "responsabilité accablante". Un rappel utile à une vigilance impartiale face aux guerres de ce nouveau siècle où le droit de se venger l'emporte sur le droit humanitaire.

Cette animalité mérite qu'on lamine
Ecoles, facultés, services de santé ;
Se venger requiert les bombes et la famine.
Talion, loi vieille comme l'Humanité.

Unanimes, les puissants et leurs magazines
N'ont tous admis que cette légitimité,
Gageant qu'on juge un État ami sur sa mine,
Et non sur la souffrance de ses opprimés...

Ne croyez pas qu'il soit haï pour une dure
Occupation militaire. Haïs, les purs
Colons armés, fanatisés et violents ?

Indigènes obstinés rétifs à l'expulsion,
Déplacés sans répit sur des tombeaux fumants,
Elle absout vos bourreaux, la loi du talion !



Pierre ROSSET

De plage en plage :
la mer...

"... où est la mer? (...). La mer, elle est démontée"...
Raymond Devos!



Ce 22 juillet au Crotoy j'ai vu la mer. Depuis les souvenirs reviennent, et je rêve. Ah, la mer! Vous savez, celle "qu'on voit danser le long des golfes clairs" et qui "a des reflets d'argent"... La

mer, d'abord celle insouciante de mon enfance. Aller-retour le dimanche, avec ma mère et mes sœurs, de Beauvais au Tréport. La découverte de sa plage et de sa falaise. Puis de celle de Mers-les-Bains avec sa plage. Enfin de toutes les autres... Celles des souvenirs d'adolescent et d'adulte... La mer de la vague à l'âme et de la nostalgie...

La mer et le bruit du vent et des vagues sur les galets de Cayeux, le phare d'Ault-Onival. La plage de Quend et celle de Fort-Mahon avec leur plage de sable, leurs chars à voile et le vent... En un mot, la côte picarde et son horizon sur l'Angleterre... Une sollicitation au voyage!

Celle heureuse des couchers de soleil des plages picardes, de la Corse (ce soir-là, le soleil était carré!) et celle d'Hossegor... ("Le ciel est rouge. C'est le grand coucher de soleil sur l'Océan. Madame lune réveillée avant l'heure regarde ce bonheur (Rosset, 2020, p. 28)."

Là "loin, très loin à l'horizon un point fixe lumineux... De l'autre côté de l'Océan, vraiment, la statue de la Liberté m'adresse son plus beau sourire (p. 25)."

La mer et sa plage estivale, "ce grand corps au regard anonyme et au silence discret... Ces corps mi-nus allongés sur le sable. Grains de sable grandeur humaine, maillots de bain aux couleurs bariolées (p. 8)"...

Cette "foultitude de parasols aux couleurs vives [protégeant ces corps dénudés du soleil et des regards indiscrets] (p. 9)" et la couverture de serviettes multicolores. Celle aussi des châteaux de sable où "entre deux marées, sous son parasol pour se cacher du soleil, avec sa pelle et son seau, [l'enfant] a fait un château de sable (p. 21)".

La mer et ses bateaux entre ciel et mer, "une armada de bateaux qui navigue sur les flots (p. 27)"... C'est "dimanche. Tous les bateaux sont sortis. Ils forment un grand chapeau de voiles blanches qui cache l'Océan (p. 33)"...

Là, à la pointe du Crozon un bateau blanc rentrant au port... C'est notre ami Joël, il revient avec sa pêche de maquereaux...

En ce mois d'août, là-bas sur la plage (peut-être celle de Vimereux), il n'y avait pas de fête, pas de gradins ni de feu d'artifice. Mais le vent soufflait très fort et la mer était démontée... Face à celle-ci et sans aucun doute, Raymond Devos ne se serait pas démonté...

Ailleurs (à Saint-Valery-sur-Somme, peut-être!) il fait beau et "La mer/Au ciel d'été confond/Ses blancs moutons/Avec les anges si purs/La mer bergère d'azur/Infinie"... À Sainte-Cécile sur la plage, dans le calme de l'aube, ma sœur et mon beau-frère promènent leur chien *Iron*...

Pieds nus - ma casquette de marin sur la tête, allongé dans ma chaise longue et bercé par le bruit des vagues - je dors. Quand je me réveille, à l'horizon c'est le soleil couchant... Au-dessus de "la plage désertée, les mouettes tourbillonnent en un vol serré qui, sous les timides rayons du soleil, prend une couleur argentée (p. 17)"...

Là, "seul, sur la plage, un parasol jaune orange (p. 13)"... Plus loin, pas encore ensevelies sous les vagues, les ruines d'un château de sable et, oubliés, un seau et une pelle.

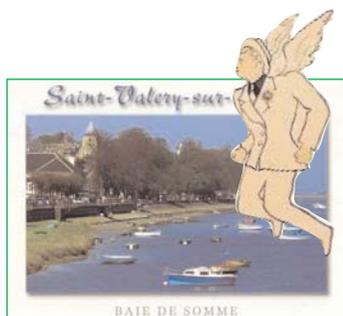
Appendice.

Chut c'est le silence. Le calme transparent, la quiétude infinie... La mer a caché ses vagues sous la plage et le sable les a recouvertes de ses millions de cristaux d'or. Ce soir c'est le silence la mer dort³...

PS. Depuis longtemps le désir d'écrire sur la mer me traversait l'esprit. Cette journée au Crotoy avec nos amis du Nord fut l'évènement déclencheur. Devos et Trenet m'ont, à leur manière, facilité la tâche. Ensuite l'idée vint d'inclure (dans une autre écriture) des extraits de *La plage sur l'Océan*, recueil de 37 petits textes 'poétiques' écrits - jour par jour - alors qu'écrivant ma thèse j'avais de mon balcon la vue sur l'Océan très proche.

Rosset, Pierre, 2020, *La plage sur l'Océan*, Hossegor, août 2001, 45 p., inédit. (2^e épreuve revue et corrigée)

1. *La mer démontée*. Raymond Devos, humoriste franco-belge, 1922-2006.
2. *La Mer*, 1946. Charles Trenet (Le fou chantant), 1913-2001.
3. D'après le texte n° 36, *Le silence*, p. 41.



Hervé GOUZERH

Dompage



Ce serait un crime de rater ça
Ce serait un crime de ne pas en profiter
Ce serait un crime d'en laisser
Disait leur père

Ce n'est pas grave de ne pas savoir jouer
mais ce serait un crime de ne pas essayer

Ce serait un crime de laisser faire
une chose pareille
de se taire
d'oublier

Vous ne vous souvenez pas ?

Ce n'est pas grave de ne pas faire le poids
Mais ce serait un crime de ne pas voir
ce qui advient

Ce serait un crime d'enlever
ces pierres sèches
une à une

de couper ces rameaux
où le passereau se pose

Ce n'est pas grave de ne pas avoir su
mais ce serait un crime
de ne pas apprendre
une autre langue
dans la vie
surtout celle de ses ancêtres

Vous souvenez-vous ?

Ce serait un crime d'obéir parfois
de prendre des mercis pour des lanternes

Vraiment

Ce serait bien dommage.



Aude FRANCE

La foudre, Volodia

Voilà. Je dirai simplement les choses, comme elles se sont passées. Pas de trémolos dans la voix ni de grandes orgues. Rien que la lueur du matin qui, ce jour-là, découpait autrement l'horizon. On ne peut s'y préparer, on ne peut s'en protéger. Rien d'autre que prier que cela n'arrive pas. Jamais. Quand la chose est arrivée - dans notre langue on dit le coup de foudre (*udar groma*) mais l'expression signifie autre chose pour vous - quand c'est arrivé, j'ai été désigné pour faire partie de la première équipe. Il neigeait tous les jours et la plaine autour de la centrale était une page blanche sur laquelle, interminablement, les chenilles réécrivaient leurs hiéroglyphes. De toutes ces années, nous n'avions rien fait d'autre que de surveiller, la centrale, les environs, les terroristes surtout. À l'atelier, nous bichonnions les engins. Nous avions des consignes très strictes pour tous les cas de figure mais celui-là, personne ne l'avait sérieusement envisagé. Lors de la construction, la zone avait été vidée de tous ses habitants, à cause des secrets militaires, le Kremlin était un peu paranoïaque là-dessus. Il n'était resté que Vladimir et sa femme. Ils n'avaient plus d'âge. Je les avais toujours connus ici, dans leur baraque minable et sans confort. Ils vivaient comme dans le temps. Quand on a construit la centrale, ils ont été les seuls à refuser de partir à la ville. Lui, Vladimir, il était quelqu'un ! Je ne connais pas très bien l'histoire mais à Stalingrad il avait eu un comportement héroïque. Depuis, il boitait et on lui fichait la paix.

Là, tout est allé si vite après l'explosion... Je suis venu lui dire On a reçu des ordres, Volodia. Tu as une heure, pas plus. En attendant, le docteur a donné ces cachets. Je repasse vous prendre. Sa femme a posé la main sur son épaule, elle pleurait presque. Mais les personnes âgées ont reçu tellement de coups dans leur vie que les mots leur sont rentrés dans la gorge et les larmes dans les yeux. Volodia a simplement secoué la tête, Je crois qu'on va rester, petit, a-t-il dit. Il y avait de la tendresse entre nous, il m'avait connu gamin, il m'appelait petit et moi, je l'appelais Volodia.

Quand je suis repassé, il avait fait le plus dur : il avait étranglé sa femme de ses propres mains. Il lui avait mis un bouquet, trois fleurs, entre les doigts. Il a dit Aide-moi, petit. Il s'était serré la corde autour du cou mais le plafond était bas. Alors je l'ai saisi à la taille et brusquement j'ai tiré de toutes mes forces en chialant comme un môme.



Régine PAQUET

Rouge sang

Une femme seule dans une robe bleue toute propre.



Je n'avais pas prévu de faire ça. Quel dommage! J'avais mis ma plus belle robe aujourd'hui.

Ce n'est pas tous les jours que je vois mon fils. Une fois par mois quand ils le veulent bien. Quatre ans. Il a déjà quatre ans mon bambino.

Ma robe est toute tachée maintenant. C'est dégoûtant. Je déteste les taches. Elles ne vont pas partir, j'en suis sûre. Tonio a beau prétendre le contraire, moi je sais bien qu'elles sont indélébiles. Le sang se glisse à l'intérieur du tissu, tu ne le vois pas mais il est là. Et là, et là, et là. Tu as beau frotter, récurer, déchirer, il résiste, il s'incruste, il colonise chaque parcelle. Ma robe, ma pauvre robe, pardon, pardon. Tu es toute souillée. Je déteste le sang. Il colle sur mes mains. Regardez, je les ai frottées sur le mur de la chambre de mon bambino et il est toujours là. Tapi sous mes ongles, dans mes veines, dans mon cœur.

Et mon bambino qui n'est plus là. Tonio l'a emmené loin de moi parce que je hurlais à cause de tout ce sang. Je n'aurais pas dû faire ça. Tout a été trop rapide. Pas le temps de réfléchir, au sang, au sang qui colle, qui se colle à vous, sangsue, laisse-moi! Tonio n'était pas là pour m'aider. Il était où, dans sa cuisine, dans son salon? J'étais toute seule. Mon bambino criait dans son lit.

Alors je l'ai fait. Pour lui, c'est ce que j'ai dit à Tonio, je l'ai fait pour notre bambino et maintenant ma robe est rouge sang, non elle n'est pas,

bleue, elle est rouge sang. Tu le vois bien, Tonio.

Regardez, regardez, vous aussi vous voyez bien qu'elle est rouge sang. C'est quand je l'ai écrasée avec mes mains, à mains nues. Son sang a giclé, giclé, giclé. Plus haut que le jet d'eau dans le parc de Sainte Madeleine. Vous connaissez cette fontaine? J'aime bien aller m'y laver les mains quand personne ne me voit. Ils ne veulent pas que j'enlève tout ce sang sur mes mains. Oui parce qu'il y a toujours des araignées à écraser, personne ne veut s'en charger.

On ne me laisse aller voir bambino que si j'arrête de les écraser. Alors je fais semblant d'arrêter, c'est difficile mais je ne dis rien à personne, pas même au chat du gardien ou aux oiseaux du parc. À personne. Et là je peux sortir voir bambino chez Tonio.

Quand je vivais avec lui et mon bambino et que les araignées sont arrivées, Tonio m'a interdit d'en parler, m'a interdit de les tuer. Je n'ai pas pu. Maintenant je suis seule à Sainte Madeleine et ils m'empêchent aussi de tuer les araignées. Pourquoi? Personne ne les voit, je suis seule à les deviner, à les flairer. Elles sont comme le sang, invisibles et sournoises. Si elles tombent sur vous, elles ne vous lâchent plus. Tonio me disait qu'une araignée avait dû tomber dans ma tête. Celle-là, j'ai déjà essayé de l'attraper, on m'en a toujours empêchée, un jour bientôt j'y arriverai. Vous verrez, je l'écraserai.

